



Portrait de Charles Grenet à l'âge de 20 ans (1845)
Dessin de B. Blanc

Portrait

Dominique, Jules, dit Charles Grenet

Par Vincent Larcena

Mon arrière grand-père Grenet dont j'ai à peine entrevu l'extrême vieillesse c'est pour moi le voyageur, le pèlerin. Sous le long manteau de laine, la longue barbe et la chevelure abondante d'un daguerréotype pris sans doute à Jérusalem, il a je ne sais quel aspect de St-Benoit Labre. C'est lui qui rapporta de Terre Sainte l'eau du Jourdain avec laquelle plusieurs générations d'entre nous furent ondoyés ou baptisés et c'est sur les chapelets en bois d'olivier dont ses bagages étaient remplis que nous égrenons encore nos ave. Tant il est vrai que quelques mois suffisent à sauver de l'oubli toute une vie.

Second fils de Dominique II Grenet et de Louise Hélène Joséphine Mocquot, Dominique Jules Grenet naquit à Joigny le 26 décembre 1825. Il fut élevé au collège communal où sous les prénoms usuels de Jules- Charles - Charles était sans doute celui de son baptême et, après son mariage, il le portera presque exclusivement - il remporta en 1841 le prix d'honneur de rhétorique. Cet établissement ne comportant pas de classe de philosophie, il prépara chez ses parents la deuxième partie du baccalauréat sous la direction de M. Schmetz, professeur de sciences et de M. Ubicini Martelli, principal du collège qui lui délivra en fin d'année un certificat d'études domestiques. Il n'avait pas dix sept ans quand il fut reçu bachelier es- lettres le 13 avril 1842. Dès la rentrée il prenait sa première inscription à la faculté de médecine de Paris et préparait concurremment le baccalauréat es- sciences physiques qu'il obtenait le 28 juillet 1843.

Pendant six ans il fréquente la faculté de médecine. Au nombre de ses maîtres il faut citer Orfila, professeur de chimie médicale dont il goûtera particulièrement les théories sur les empoisonnements d'origine végétale , Trousseau et Chomel. En novembre et décembre 1845 il fait un service à l'hôpital de Lourcine. Enfin le lundi 21 août 1848 à 1 heure précise, sous la présidence de M. Natalis Guillot, professeur agrégé, médecin en chef de la Salpêtrière, assisté de M.M. Gosselin et Voillemier, il soutient sa thèse de doctorat. Sortie des presses de Rigneux pour le prix raisonnable de 120 francs les 100 exemplaires, cette thèse a pour titre : du diagnostic des maladies du foie. Excellent travail de compilation, elle portait en épigraphe ces vers modestes de Baglivi :

O quantum difficile est curare morbos

O quanto difficilior esset cognoscere..

Je n'y relève que cette assertion teintée de romantisme et malheureusement trop peu développée : les troubles encéphaliques consécutifs aux maladies de foie «exposent à toutes les erreurs de l'imagination mais elles peuvent enrichir le génie de plusieurs qualités précieuses; elles prêtent souvent au talent beaucoup d'élévation, de force et d'éclat.»

Nanti de sa peau d'âne le jeune docteur revint s'installer au pays natal, aux côtés de son père alors à l'apogée de sa carrière médicale et dans tout le feu de son ambition politique. Prit-il personnellement une grande part à cette activité il est permis d'en douter si l'on sait qu'étudiant, il avait surtout fréquenté des artistes, amis de son frère aîné. Ses convictions n'en étaient d'ailleurs pas moins sincères et à l'heure de l'échec il ne s'étonna pas de partager le sort rigoureux infligé à l'ancien maire de Joigny. Arrêté aussitôt le coup d'état il suivit son père à Bicêtre. Jeune encore, sa sensibilité devait être profondément ébranlée par «cette affreuse condamnation par laquelle on nous assimilait à des forçats alors que nous avions la conscience calme et pure de tout acte déshonorant. Nous avons dû, ajoute-t-il à ce souvenir dans une lettre à sa mère, nous incliner devant cette force violente et criminelle, semblables au malheureux qui sur le grand chemin donne sa bourse plutôt que sa vie à l'assassin qui la lui demande.» Jamais il ne pourra oublier «ce trajet à pied de la prison au chemin de fer, numérotés comme des galériens, cet ensevelissement dans les caveaux de Bicêtre et enfin, pour digne complément, la peine des forçats, cette condamnation à la déportation en Algérie.» Jusqu'au bout cependant il garde l'espoir «en la justice qui est toujours le suprême refuge du bon droit» et de sa prison de Bicêtre, il intéresse à sa cause et à celle de son père tous ses compatriotes influents, entre autres le général comte de Goyon, aide de camp du Prince Président qui avait comme régisseur de son château de Prunoy son ami M. Mouchon. Sa lettre du 12 avril 1852 ne décourage pas complètement cet espoir tenace; mais elle ne cache pas les difficultés auxquelles se heurte toute intervention «il existe à votre dossier des charges que je ne puis combattre, à ce qu'il paraît, même en recourant aux garanties personnelles que j'ai cru devoir et pouvoir donner pour vous d'après tout ce que m'a dit M. Mouchon. Je verrai cependant mon collègue le général Canrobert et ferai encore ce qui me sera possible. Vous pouvez compter sur mon dévouement et mon profond désir de vous rendre à la liberté. J'ai été fort heureux pour mes autres protégés et M. Meignen, de votre pays, était du nombre. J'ai réussi jusqu'à présent et je ne puis comprendre mon insuccès pour vous. Je sais seulement qu'il y a une opposition immense contre vous et vous conseille de faire signer la pétition dont vous me parlez. Il faut apporter beaucoup de bonnes assertions pour détruire celles qui vous poursuivent et vous accablent.» Fin mars 1852 sa peine fut cependant commuée en éloignement du territoire. Alors que son père partait pour la Belgique, il obtint de faire un bref séjour à Joigny auprès de sa mère avant de prendre la route de l'Orient. Jeune il cédait à l'appel de l'aventure et la présence à Constantinople de sa tante Théophile Grenet et de ses cousines lui fournit un agréable prétexte.

En quittant sa mère à la fin mai il eut à réprimer un sentiment de tristesse vite dissipée par la belle confiance de son âge; «je me suis dit, lui écrivait-il de Marseille le 27 mai, que tout cela ne serait pas de longue durée.... Je ne sais pourquoi mais j'ai de la peine à prendre notre position au sérieux.» Pour gagner le port méditerranéen il lui avait fallu plusieurs jours de voyage. De Joigny à Chalons en chemin de fer, il avait pris le bateau jusqu'à Lyon et de là, descendant le Rhône, les yeux grands ouverts sur la féerie nouvelle pour lui, de ses rives fastueuses, il avait abordé Avignon : «Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, s'écriait-il après un court séjour dans la cité des Papes.... le seul reproche que je puis faire au pays c'est qu'on y est très mal nourri et horriblement écorché.» Marseille qu'il gagna par chemin de fer ne lui suggère au contraire que d'amers propos «la fameuse Cannebière est tout simplement une assez large rue dont les maisons sont tout ce qu'il y a de plus ordinaire et d'où l'on voit le port et les bâtiments.» Il n'est d'ailleurs pas encore habitué à «la chaleur qui vous cuit (littéralement) comme un mouton dans son jus.»

Le samedi 29 mai il s'embarque sur le vapeur Lyeurgne. Par ses lettres nous savons ce que furent les débuts de cette traversée qui devait durer dix sept jours mais malheureusement nous ignorons à quel port il débarqua et comment furent remplies les «3 semaines de voyage sur terre» qui l'acheminèrent à Constantinople. Jusqu'à Gênes c'est une navigation de cabotage, qui plus est par mauvais temps, à l'escale c'est la pluie et ses premières impressions italiennes s'en ressentent : «les maisons sont en partie des palais en marbre qui appartiennent à des marquis sans le sou. Ces gueux là vous font payer leurs domestiques pour visiter les quelques tableaux de leurs galeries ou de leurs appartements. Il y en a d'extrêmement remarquables mais l'exploitation à laquelle on vous soumet altère un peu le plaisir que vous éprouvez.» La tempête l'accompagne jusqu'à Livourne, «j'eus encore la chance, reconnaît-il, de ne pas être malade mais je fus obligé de passer une partie du temps sur le pont où les vagues qui passaient par dessus le navire nous trempaient comme un canard. Je n'étais pas fâché de cette petite tempête qui me donnait une idée de ce que la mer doit être quand elle est en fureur.» Vanité juvénile qui place sous de meilleures auspices son escapade à Florence : «tout respire ici le bonheur tranquille et pur de cette délicieuse existence, exempte de soucis et de préoccupation du lendemain.» A Pise il est tout à fait sous le charme. «C'était bien ça l'Italie que j'avais rêvée et mon imagination était de beaucoup au dessous de la vérité.» Il reprend le bateau jusqu'à Civita-Vecchia où il a plaisir à contempler les uniformes français des troupes d'occupation mais l'escale est trop brève pour lui permettre de pousser jusqu'à Rome. Le beau temps désormais lui sourit et le panorama de Naples l'émerveille : «Quel site admirable, quel beau paysage !» A terre il retrouve son esprit critique et républicain : «je pus visiter Naples ce qui n'est pas facile car la police du roi Bomba est très tracassière pour les français. En entrant, désenchantement complet, peuple de mendiants à deminut et accroupis dans le ruisseau ou à l'ombre des maisons sur les trottoirs.

On est obligé pour se débarrasser de leurs poursuites de les chasser à coups de canne comme les chiens à Constantinople et alors ils retournent en grognant se coucher dans leur niche; ils sont comme ça une centaine de mille qui n'ont ni famille, ni feu, ni lieu : on les appelle lassaronis. Ils valent la peine d'être vus. Je ne fus pas du tout enchanté des rues qui sont très mal propres. Toutes les boutiques envahissent la chaussée jusqu'au ruisseau de sorte que vous pouvez à peine passer sans crainte d'être écrasé par les fameux coricolis ou voituriers qui pour vous faire voir leur adresse à conduire vous rasant du plus près possible.»

Nouvelle escale à Messine où la végétation luxuriante l'enchantait mais ne le réconcilie pas avec les indigènes «c'est une vraie terre promise! Mais quelle paresse, quelle apathie! Ces gens n'ont ni énergie ni intelligence. Il n'y a point d'auberge dans le pays et je fus obligé d'aller manger je ne sais trop quoi où l'on me prit assez cher et comme je ne voulais pas payer et que le maître de la maison criait un peu fort, j'allais me faire justice moi-même quand il céda. Heureusement pour moi car j'aurais bien pu retourner dans un endroit que j'avais eu le plaisir de goûter pendant tout l'hiver et j'avoue que je n'avais plus envie d'en tâter.» Malte «rocher aride hérissé de remparts et de canons formidables» est le dernier port dont il donne la description. «Les maisons sont blanches et brillent d'un vif éclat aux rayons du soleil.... Les arêtes des angles se dessinent sur la teinte bleue foncée du ciel avec une netteté et une vigueur dont nous ne pouvons nous faire une idée dans nos climats brumeux du nord : il semble que chaque maison soit sortie tout entière et d'un seul bloc des flancs du rocher.» La longue lettre à son ami Hesma qui relate cette première partie de son voyage s'achève sur cette promesse : «Plus tard.... je te raconterai le levant et ses merveilles» Seuls nos regrets comblent cette lacune; le voyageur mit-il le cap sur Athènes où gagna-t-il l'Asie Mineure. Je ne sais mais aucun indice ne fait soupçonner un contact quelconque avec les ruines de la civilisation grecque.

C'est donc vers la fin juin 1852 qu'il arriva à Constantinople où sa tante et trois de ses cousines : Anna, Pauline et Noémie installaient un pensionnat de jeunes filles. Là encore ses premières impressions ne furent guère encourageantes. La ville, écrit-il à un ami «n'offre aucune ressource, de plus il fait horriblement cher à vivre.» Le 25 juillet il avoue à sa mère «ce qu'il y a de plus beau à Constantinople c'est l'azur du ciel.» Mais si, tout comme son frère, le spectacle de la nature le ravit, cela ne compense pas tous ces désagréments que sont la sécheresse, la dysenterie - «cela tient au régime qui n'est composé que de mauvais légumes et mauvais fruits»- les incendies, l'agiotage et les assassinats : «Dernièrement ils ont assassiné un pacha et deux cavasses de sorte que le soir on n'ose sortir de peur d'être arrêté soit par les cavasses, soit par les voleurs.» Bien vite sa curiosité toujours en éveil l'attache à cet orient pittoresque et sa plume se plaît à évoquer les coutumes originales. «Dimanche nous sommes allés avec ma tante en arabat voir la fête du Baïram. A 3 heures du matin il nous fallut partir et nous arrivâmes un peu tard. L'arabat est la plus affreuse voiture que j'ai vue. J'aime mille fois

mieux marcher à pied; après ma course j'étais rompu comme si j'avais fait dix lieues. La fête consiste dans un défilé de tous les grands du royaume, autrement dit les pachas, accompagnés de leurs domestiques et qui suivent le sultan se rendant à la mosquée d'Achmet Pacha à Stamboul. Rien de plus triste et d'un aspect plus franconique cette parade. Les gardes du corps surtout sont remarquables par leurs costumes. Ils portent des vestes rouges à la hussarde et un fez orné d'une immense aigrette de plume qui a au moins 3 pieds de haut, ils ressemblent un peu à l'escorte du boeuf gras à Paris. Quelle mesquinerie! La foule était très nombreuse et nous eûmes le plaisir de voir défiler les femmes du sultan en arabat escortées par leurs eunuques qui faisaient livrer passage. Nous étions l'objet d'une curiosité fatigante de la part des turcs. Ils nous regardaient avec un oeil jaloux et méchant. Décidément ces gens ne sont ni civilisés, ni aimables. Ils détestent surtout cordialement les francs et je crois que sans la crainte qui les retient les européens ne seraient pas à la noce....» Le milieu social n'éveille en lui nulle sympathie: «Ici c'est la tour de Babel, note t-il le 5 août, on entend un langage barbare qui ne ressemble nullement à celui de notre pays et il est impossible de se faire comprendre. Puis comme je vous l'ai déjà dit, la lie de toutes les nations s'est donné rendez-vous en Turquie où l'on jouit d'une liberté telle que la vie ni les propriétés ne sont en sûreté, chacun porte des armes et on y vit de vol et de rapines comme d'une industrie honnête. Ajoutez à cela le fanatisme et la haine que les turcs nous portent et qui les poussent souvent à des actes de brutalité révoltante. Depuis 10 jours ce sont des scènes de terreur qui se renouvellent sans cesse; A peine le grand vaisseau français, le Charlemagne a-t-il été entré dans le port que des incendies bien évidemment allumés avec intention ont éclaté dans les divers quartiers de Constantinople... En 24 heures on comptait 7 incendies dont le moindre avait détruit 100 maisons et aurait été considéré en France comme très fort et cependant ici on ne s'émeut de rien. C'est à peine si on s'en aperçoit le lendemain. De notre terrasse nous voyions ces immenses fournaises éclairer l'horizon et les flammes monter à des hauteurs prodigieuses, c'était un spectacle vraiment grandiose et saisissant.... ce qu'il y a de plus pénible à penser c'est que les voleurs en ce cas sont encore plus à craindre que le feu et que l'on s'en débarrasse moins facilement. Et puis c'est une manière de payer ses dettes, le lendemain du jour où on a brûlé on ne doit plus rien.» Ces critiques d'ailleurs ne l'empêchent pas d'être sensible au charme «indéfinissable et attachant» de la vie orientale : «Tout y respire le calme et la tranquillité d'âme, avoue t-il. On apprend à n'avoir ni besoins ni passions. L'esprit s'engourdit dans un nonchalant farniente qui peu à peu vous gagne d'une manière irrésistible et devient alors un attrait dont on ne peut plus se défaire. Je sens qu'au bout d'un certain temps et une fois que l'on a perdu ses habitudes européennes on doit avoir infiniment de peine à se séparer de ce pays.»

Pour lui il n'a d'ailleurs pas encore atteint à cette quiétude d'esprit. Il connaît l'amertume de l'exil et la hantise d'un passé qui blesse son orgueil tout autant que son sens de la justice. A sa mère qui le pressait sans doute

de songer à son retour, il écrit le 25 août «Je ne consentirai à rentrer en France qu'entièrement libre ou point du tout. J'aime mille fois mieux vivre en liberté dans un pays étranger, tant mal que j'y puisse être, que de retourner en France soumise à la surveillance odieuse des misérables qui ont causé tous nos malheurs. Certainement je regrette beaucoup ma patrie, bien que je sois loin d'avoir à m'en louer mais je ne consentirai pas à y revenir dans d'autres conditions. Si telle n'est pas la résolution du gouvernement à mon égard, eh bien je me résignerai à rester ici et j'espère même y gagner ma vie, non grandement mais assez de quoi me suffire. J'appréhende encore de retourner à Joigny dans les circonstances actuelles. Oh si le maire, le procureur de la République et le commissaire de police étaient changés, je n'aurais alors aucun scrupule. Mais l'idée de me trouver en face de ces hommes me fait horreur. Je n'y puis penser sans que mon coeur se soulève. Ici même quand par hasard me revient le souvenir des tortures, de l'opprobre qu'ils nous ont fait subir pendant cinq grands mois, de l'acharnement affreux avec lequel ils nous ont poursuivis, des pensées d'indignation et de haine, des projets de vengeance me traversent l'esprit. J'ai beau vouloir résister et me dire qu'il vaut mieux ne plus songer à tout cela, je ne le puis, le sang me monte à la tête, je suis dans une fièvre ardente toute la nuit. Que serait ce donc si j'étais obligé de vivre à côté d'eux quand à mille lieues j'éprouve de pareils accès de colère? Je sens que ma haine loin de diminuer va tous les jours grandissante et que je n'oublierai jamais ce qu'ils nous ont fait.» Ce cruel passé l'a d'ailleurs guéri de toute activité politique, il entend bien écarter désormais tout soupçon «je vis ici aussi isolé que possible, je ne connais aucun réfugié et suis bien disposé à ne me mêler de rien quoiqu'il arrive. Que chacun paie comme moi sa dette à la République et je crois qu'il aura bien le droit de parler de la même manière.» Comme tous les exilés il n'en attend pas moins avec impatience des nouvelles du pays «quand arrive le courrier je cours vite à la poste et quelquefois je fais queue pendant deux heures pour obtenir ma lettre.»

En dehors de ses visites médicales, car il se crée peu à peu une petite clientèle, sa seule distraction c'est la chasse «Je suis allé dimanche à la forêt de Belgrade en chassant, écrit-il à sa mère le 25 septembre. Nous étions quatre bien armés de sorte que nous ne craignons rien car c'est un pays sauvage très dangereux parce qu'il sert de refuge à tous les brigands, croates et bohêmes. Il ne nous est rien arrivé de désagréable et toute la journée nous avons battu les bois et les montagnes, tantôt au fond des précipices, tantôt sur la pente des rochers à pic et tout cela avec beaucoup de fatigue et pour ne rien tirer que quelques petits oiseaux assez jolis mais bons à empailler..... surtout nous avons savouré chez un croate de délicieuses côtelettes aromatisées de thym et d'autres plantes odorantes. Il y avait longtemps que nous n'avions fait un aussi bon repas.» Joie aussi de la promenade où il fait la chasse aux insectes et... aux images. Une note incomplète sur le cimetière des Juifs montre à quel point il était sensible à l'ordonnance des paysages : «Du haut de ces montagnes la vue de Constantinople est admirable. Sur le premier plan on aperçoit les cyprès d'un

cimetière turc puis la colline de Kassine-Pacha avec ses multitudes de petites maisons en bois de chétive apparence et entourées de petits jardins mal cultivés où croissent quelques pruniers sauvages, des figuiers, des lentisques, des mûriers, plus loin les cyprès des petits champs placés par étagère sur le revers septentrional de la colline de Péra. On voit leur ombre se balancer triste et silencieuse sur les tombes des osmanlis; à droite le bassin de la corne d'or avec ses caïcs, ses vaisseaux de haut bord, ses arsenaux et de l'autre côté Stamboul dont les mosquées se dessinent sur le ciel, au delà de la mer de Marmara sillonnée par les voiles des vaisseaux qui attendent le vent du midi et derrière pour terminer ce paysage enchanteur les montagnes d'Asie et les sommets couverts de nuages et de neige du Mont Olympe.» Son atavisme terrien aidant, il se serait donc résigné à vivre à Constantinople si des «cancans absurdes» et des «intrigues prétendues amoureuses» -faut-il y voir la jalousie de sa cousine Anna qui à Aix, dans son extrême vieillesse me faisait cette confidence émue: «votre grand-père, je l'aimais, j'aurais du l'épouser?» - ne l'avait obligé à s'en éloigner. Momentanément, pensait-il, en envisageant cette visite de la Palestine et de l'Egypte qu'il annonçait ainsi à un ami: «Ce voyage me plaît justement à cause de son pittoresque et de ses dangers. On fait la route à cheval ou à dos de chameau, le fusil sur l'épaule et la paire de pistolets dans la ceinture afin d'être prêt à tout événement et l'on couche sous des tentes ou dans des couvents. On voyage ainsi à peu de frais.» Nonobstant ces dangers à l'allure romantique il comptait bien revoir au printemps les rives du Bosphore.

Le 18 octobre à 5 heures du matin il s'embarquait sur le vapeur l'Eracles, il avait pour compagnon de bord une grande dame polonaise la comtesse Kisseloff, un médecin et un artiste. Navigation de cabotage encore avec escale dans les principaux ports de l'Asie Mineure, Smyrne et Samos entre autres. Il rédigeait au crayon, sinon au jour le jour, du moins vraisemblablement aux principales étapes, des notes qui témoignent à la fois de son esprit critique et de son goût. Le charme de la mer hellène ne le trouvait pas insensible: «Rien n'est beau comme les mille feux de lumière du soleil couchant au travers des myriades d'îles», à Rhodes il apprécie la fameuse rue des chevaliers «tout est aussi bien conservé que si c'était bâti d'hier.» Après avoir touché terre à Latakié, à Tripoli et à Beyrouth il débarque enfin à Jaffa le 30 octobre.

Il ne s'y arrête pas. Il a hâte d'arriver au terme prestigieux du voyage et, dès le soir, il part à cheval avec la comtesse Kisseloff. Brève nuit à Ramla qu'ils quittent dès 4 heures du matin. «Vers le midi et par un soleil très chaud nous entrâmes dans les montagnes de la Judée suivant un chemin à peine tracé à travers d'affreux rochers.» Enfin à 7 heures du soir c'est l'entrée à Jérusalem: «par la porte de Jaffa qu'on voulut bien nous ouvrir. Après avoir vu le soleil se coucher sur ces montagnes sauvages et silencieuses je vis une troupe de vautours volant à des hauteurs immenses.» Il était attendu à la Casa Nuova, portion neuve du couvent latin, dont il relate ainsi l'hospitalité: «Nous fûmes d'abord logés, mon camarade Lafitte - sans doute s'agit-il de l'artiste avec lequel il avait fait la traversée - et moi dans une grande chambre

à voûte à arceaux placée sur une citerne et très humide. Le lit était formé par des planches sur lesquelles se trouvait un matelas fort dur, une paire de petits draps et une épaisse couverture piquée en coton. Ce séjour ne nous parut pas très gai. Deux jours après mon camarade y gagnait la fièvre avec des douleurs aiguës des articulations. Il obtint de prendre une chambre au dessus. Quant à moi je fus encore obligé d'y coucher pendant 5 jours où je m'emparai de vive force d'une chambre assez jolie laissée vacante par le départ de l'abbé Roussel. On me mit d'abord à la table commune d'en bas. L'ordinaire était servi dans des plats en étain semblables à ceux des hôpitaux. J'obtins de manger en haut avec l'aristocratie qui se composait d'un docteur nommé Marçais que j'avais connu à Constantinople, d'un jeune abbé, d'un vieux curé, de deux prêtres chiliens et d'un ami du comte de Coetlesquet. » L'ordinaire d'ailleurs n'est guère de son goût, d'une frugalité et d'une monotonie que le gourmet bourguignon juge d'autant plus excessive qu'elles ne sont nullement compensées par la courtoisie des moines en majorité espagnols. « Il n'y avait dans tout le couvent qu'un moine français parmi les 60 et le grand vicaire qui parlait la langue. Un seul pouvait passer pour un honnête et digne prêtre, c'était le Père Antonio, homme âgé et qui avait failli autrefois en Espagne être fusillé par les français. Il était rempli de bonté; malheureusement sa puissance n'était pas bien grande. Je fus auprès de lui pour accomplir mes devoirs religieux; il m'imposa comme pénitence de dire tous les jours un Pater et de penser une fois à Dieu et le dimanche matin nous communîâmes à la petite messe. Nous assistâmes aussi le lendemain de notre arrivée à la grand'messe de la Toussaint qui fut officiée par le Patriarche. C'est un homme de 36 ans, gênois d'une belle figure avec une barbe noire magnifique. Sa crosse, sa mitre et ses vêtements étaient couverts d'or et de diamants. Rien de plus original qu'une messe en Terre Sainte. L'église était remplie de femmes arabes toutes voilées et la tête couverte par le farolette blanc; elles étaient assises à la turque et quelques unes donnaient à téter à leurs enfants qui jouaient à terre. Leur piété n'avait pas l'air bien grande et ne ressemblait nullement à celles des hommes qui la tête nue ou seulement couverte par le sous-fez blanc étaient tous assis prosternés la face contre terre ou à genoux. On nous délivra notre brevet de pèlerin attestant que nous avions été à Jérusalem. »

Sur son papier fragile, scellée du sceau à la croix patée, cette attestation du Patriarche de Jérusalem en date du 6 novembre 1852 est une des plus précieuses pièces de mes archives familiales. J'aime à en relire la longue phrase où le latin transparent jette comme des ponts de lumière: «... Dominum Carolum Grenet [seul le prénom de baptême est à l'honneur] gallum, medicse artis doctorem, Jerusalem feliciter pervenisse die y mensis Novembris... Calvarium... S.S. Sepulcrum... ac tandem ea omnia sacra Palestinse loca... visitasse et magna cum devotione in eis Missam audivisse et, praemissa confessione S. Eucharistiam sumpsisse... » Ce pèlerinage, cette communion de l'aïeul réputé incroyant ont valeur de symbole. Elevé par un père franc-maçon il avait cependant un long atavisme chrétien et il ne pouvait oublier que sa mère qui par respect conjugal ne fréquentait plus l'église lisait chaque dimanche sa messe et récitait son chapelet. Toute une ascendance paysanne,

bourgeoise et chrétienne vivait en lui et je veux croire que cette communion reçue en toute bonne foi par cet homme jeune aux larges yeux bruns, à la présomptueuse barbe blonde, au lieu même de la mort et de la résurrection du Christ Rédempteur attirait sur toute sa race à venir les bénédictions du ciel. Mystère et garantie de la communion des Saints.

« Nous allâmes le lendemain, continue-t-il, visiter le St Sépulcre. Il est commis à la garde des turcs qui se servent du péristyle comme d'un café et y fument le chibouck. Il faut dire cependant qu'ils ne sont pas désagréables. On l'ouvre à 3 heures et demie tous les jours et on le ferme un peu avant le coucher du soleil. Il est situé sur une place où on descend par des escaliers et le long de laquelle se trouvent les marchands de chapelets accroupis ou en boutique. Ce sont pour la plupart des bethléemites car ce sont eux seuls qui les fabriquent. Cette place qui est petite mais bien dallée donne entrée à la façade du monument dont il ne reste presque plus rien d'une époque un peu éloignée. Cependant je remarquai des restes d'architecture gothique, entre autres un bas-relief situé au dessus de la porte, les arcades des petites portes qui sont romanes et à ornementation arabe et une tour aussi arabe placée à la gauche. Les colonnes qui servent de piliers à la porte sont en marbre vert magnifique. Je remarquai aussi plusieurs feuilles de palmiers sculptées dans les ornements des colonnes et sur la gauche un bas-relief admirablement fait représentant le combat d'un tigre et d'un lion. L'intérieur n'offre rien de remarquable, il n'offre aucune forme qui se rapproche d'une architecture quelconque et ressemble cependant plutôt au caractère arabe qu'à tout autre. Le principal vaisseau est une grande coupole comme celle du Panthéon au centre de laquelle se trouve le Saint Tombeau dont l'ornementation pleine de dorures est d'un goût affreux, puis les entrées des différents couvents grecs, catholiques, arméniens qui entourent le Saint Sépulcre et aussi l'église latine qui n'est qu'une petite chapelle bien plus petite que la chapelle grecque. A l'entrée du temple se trouve une grande pierre en marbre qui marque l'endroit où Jésus Christ fut oint lorsqu'il fut descendu de la croix. Nous accomplîmes notre procession en chantant des litanies avec les prêtres gardiens qui tous les jours répètent la même cérémonie. Voici en quoi elle consiste: à 3 h ^{1/2} on entre dans la chapelle où l'on commence par chanter des prières avec les moines, puis l'on vous donne un cierge et un petit livre pour la procession; on commence alors la procession autour du Tombeau toujours en chantant et s'arrêtant aux différentes stations où l'on reste à genoux. Ces stations sont la prison, la flagellation, le Mont Calvaire où le rocher s'est fendu, fente que l'on vous fait [toucher], au moment où Jésus rendit le dernier soupir, l'endroit où fut trouvée la vraie croix, l'onction et le Saint Tombeau, puis on retourne à la chapelle, là le prêtre vous encense et vous gardez le cierge. Vous avez le droit de coucher cette nuit là au couvent du Saint Sépulcre. Nous suivîmes ensuite la voie douloureuse qui trace le chemin que le Christ suivit de la maison de Pilate au Calvaire. C'est là qu'il fit les 14 stations. Ces stations sont marquées par des entailles faites dans la pierre et sur laquelle les juifs font toutes sortes d'ordures en passant en signe de mépris.

Plus loin il décrit ainsi le jardin des oliviers: «un petit enclos entouré de murs où l'on a enfermé les 3 fameux arbres contemporains du Christ. Je ne doute nullement de leur vieillesse car ils sont énormes et très vigoureux encore, seulement en dehors du jardin il y en a plusieurs dans un champ qui sont tout aussi gros et paraissent aussi vieux. Un moine en est le gardien et malheureusement il a établi des petites plates-bandes de légumes, ce qui jure étrangement avec la vénération que l'on a pour ces arbres : j'en pris quelques branches et achetai 10 chapelets faits avec leur bois. A côté se trouve le tombeau de la Vierge. C'est une sorte de caveau dont le dessus sert de réservoir d'eau. On descend un grand nombre de marches et l'on arrive dans une grande chapelle voûtée où fument continuellement des vases remplis d'encens et brûlent des cierges; c'est là que repose la mère du Christ.» La documentation du pèlerin n'était pas à la hauteur de son esprit critique.

Le 8 novembre, ayant parcouru en tous sens la ville sainte il part pour le Jourdain. C'était en ce temps là une véritable expédition dont il relate d'abord les frais: «100 piastres de droit et 20 piastres d'agneau et 2 jours de cheval à 10 piastres» le tout pour l'indispensable escorte. Après «7 heures de marche à travers des montagnes où l'on ne trouve aucune trace de végétation» il arrive à Jéricho qui, malgré son passé biblique, n'est plus qu'un «misérable village où les maisons sont en terre.» Il y passe la nuit et son récit évoque avec puissance et sobriété l'étrangeté de ces moeurs primitives. «Il y a un espèce de hangar à toit plat formé de branches d'arbres, dessous est une petite chambre à côtés ouverts à tous vents sauf un mur en terre qui se lève tout autour à la hauteur d'appui. Dans le milieu se trouvait allumé un grand feu dans un trou ovale très peu profond et aussi à bords en terre. Autour était rangée, assise en demi-cercle, une famille composée d'un père avec type d'arabe sauvage, barbe noire mal fournie et un peu frisée, teint noir, nez aquilin, dents blanches, yeux vifs et féroces, tête couverte d'un grand burnous attaché sur la tête par une corde, il fumait tranquillement son chibouk sans faire un mouvement. A côté et en face de moi sa femme était accroupie les pieds dans le feu et fumait aussi un chibouk dont le foyer était dans le feu. Ce n'était plus le caractère des arabes des environs de Jérusalem, la peau était noire, olivâtre comme celle des nègres, le nez un peu retroussé et aplati, la lèvre supérieure grosse, les yeux vifs et farouches, le blanc jaune et la pupille noire. Les cheveux d'un noir de jais étaient frisés sur le devant et un peu laineux avec un bandeau de médailles et de piastres et derrière pendaient deux grosses nattes. Au lieu du simple morceau de laine rouge que portent les femmes de Jérusalem et qui couvre la tête et les épaules, elle avait un espèce de turban mis coquettement de côté: son costume se composait comme celui des autres d'une camisole en toile bleue et d'un espèce de pagne qui prenait à la ceinture et descendait à mi-jambes, les jambes étant nues. A côté étaient aussi assis 5 ou 6 petites filles et garçons tous la tête nue et les cheveux frisés ornés de piastres et une jeune mère qui allaitait son enfant. Toute cette famille de sauvages nous dévorait des yeux et avait assez l'air de bandits. On nous étendit deux nattes par terre et nous couchâmes sur ce hangar dévorés par les puces. Je ne pus fermer l'oeil de la nuit.» Nuit

brève d'ailleurs car à deux heures du matin les cavaliers remontaient en selle. «Nous vîmes la lune se lever et quelques heures après le soleil... Rien d'admirable comme le spectacle qui s'offrit à nous alors: les nuages étaient tous en vermeil, pas de vapeurs ni de brouillards. Mille feux de lumière apparaissaient dans les montagnes élevées qui se trouvent du côté de Jérusalem. Du côté du soleil les montagnes qui bordent au levant la plaine étaient encore dans l'ombre et à droite et à gauche une énorme plaine de 5 ou 6 lieues de large et très longue et au midi la Mer Morte dont on ne pouvait distinguer l'extrémité qui se perdait dans la vapeur. Nous étions au Jourdain qu'un murmure plaintif venait de m'indiquer. C'est un petit ruisseau large de 30 à 40 pieds, semblable au Serein dont le cours est très sinueux, les bords vaseux et rongés par le courant, hauts de quelques pieds seulement et bordés de roseaux de Provence et de Smilan ainsi que de l'arbre à épines et de tamaris. Il est très rapide, l'eau en était tiède et très bourbeuse, ce que j'attribuai aux quelques pluies qui étaient tombées quelques jours auparavant. Il était loin du reste de remplir son lit. J'y ramassais quelques coquillages attachés aux pierres malaxées dans l'eau sur les bords. Je vis aussi quelques oiseaux voltiger de branche en branche....» Songeant aussi peut-être avec une gravité que voilait une ironique pudeur au baptême de ses descendants il emplit de cette eau bourbeuse et pourtant sainte quelques bocaux et reprit sa course «à travers des terrains vaseux et pestilentiels.» Après trois heures de marche la petite troupe atteignit les rives de la Mer Morte au nom si bien mérité: «Aucun animal ni dans l'air ni sur les rives, aucun oiseau ne vole au dessus cependant je vis des corbeaux à quelque distance... Il faisait une chaleur atroce, pas un souffle d'air.»

Après être revenu à Jérusalem le voici qui repart le 12 novembre pour Bethléem, excursion qui n'est pas non plus de tout repos car le chemin passe près du Mont des Francs, non loin de la Mer Morte. «Au pied duquel habitent des bédouins qui dévalisent les voyageurs.» «C'est à Béthléem, note t-il, que l'on fabrique les chapelets de différentes sortes que l'on vend à Jérusalem et qui sont soit en os de chameaux ou en dents, soit en fruits de la Mecque, en olives ou en olivier. Nous allâmes chez un arabe marchand et là nous nous étendîmes sur de mauvaises lattes en jonc pour prendre le café, j'achetai 60 chapelets en olives à 3 piastres 1/2 les 10 et autant de croix en bois et en nacre. Je lui pris aussi une tabatière pour 30 piastres...» Pèlerinage aussi au monastère de Saint-Jean qui «ressemble à tous ceux de la terre sainte; c'est un château fort dans lequel on est fort mal reçu, fort mal couché et fort mal nourri, cependant le vin y est meilleur que dans les autres.»

Ayant épuisé son programme - il ne semble pas avoir eu le désir de visiter Nazareth et la Galilée - il revint à Jérusalem dont il étudia tout spécialement la flore. Mais le goût de la recherche scientifique n'obnubilait pas chez lui l'émotion artistique : «Tous les soirs, confesse t-il, j'admirais de la terrasse du couvent ou de la porte de Sion la splendeur du soleil couchant, le ciel d'une richesse de coloris ravissante. Dans le fond en face du soleil on voit les sauvages montagnes qui bordent la Mer Morte dont la teinte est d'un

rose violet admirable. Aucun peintre ne pourrait rendre la richesse d'un pareil tableau. Le lever de soleil, chose incroyable, ressemble au coucher. Il n'y a pas plus de vapeurs et la netteté des ombres est aussi grande. C'est bien là ce que je me représentais de cette terre qui fut le théâtre du plus grand événement des temps modernes. Il fallait à la passion un sol ingrat composé de rochers et de pierres... et d'un ciel aride mais grandiose. Je me souviens toujours du tableau de la mort du Christ par Delacroix. Il était parfaitement empreint de l'esprit des lieux.»

Le 6 novembre il s'était fait délivrer un passeport pour l'Egypte. Après avoir complété sa provision pourtant déjà assez abondante de chapelets et visité une dernière fois le Saint-Sépulcre il quitta la Ville Sainte le 18 novembre au matin en compagnie de son ami Laffitte et du docteur Marçais, «tous trois montés sur de mauvais chameaux que nous avons payés 25 p.» A Jaffa où il passe quatre jours chez le consul «vieillard qui n'a rien de particulier que son chapeau qui date de l'ancienne république» il emploie son temps à «chasser les lézards et les caméléons le long des fossés où il y en a une grande quantité.» Je gage aussi qu'il sut faire honneur à ce verger paradisiaque : «Pour 1 sou vous avez 10 oranges et 5 grenades énormes.»

Embarqué le 22 novembre sur un petit bâtiment turc la traversée commença sous de mauvais auspices. Les vivres étaient insuffisants. Aux trois jours de navigation prévus la tempête en ajouta trois autres en vue de Damiette. «Il nous fallut lever l'ancre et nous placer à 3 ou 4 lieues plus loin encore en vue des côtes sur le même bas fond sablonneux à 2 brasses de profondeur mais dans un mouillage plus sûr. Nous fûmes ainsi obligés de passer du vendredi au lundi exposés à chaque instant à être jetés au large et peut-être à naufrager. Nous manquions absolument de tout.» Débarquement à dos d'hommes sur une plage déserte: «De loin cependant nous apercevions comme un village composé de petites maisons blanches rangées sur le rivage, mais qu'elle ne fût pas notre surprise lorsque nous vîmes ces maisons bouger de place, prendre leur vol et s'élever dans les airs, c'était tout simplement des pétrels, le plus grand peut-être de tous les oiseaux connus.» Ils durent accomplir cinq heures de marche avant d'atteindre la quarantaine de Damiette où ils restèrent jusqu'au vendredi suivant dans l'inconfort le plus complet et dévorés par les moustiques. Aussi apprécia-t-il particulièrement l'hospitalité que lui offrit ensuite le Consul et le bref séjour qu'il fit à Damiette. «Les forêts de palmiers qui l'entourent, la vapeur du soleil couchant produit le soir un aspect enchanteur; joignez une chaleur tiède et humide, un ciel pur et vous aurez une idée de la beauté de ce site. Dans ce pays la campagne est sans cesse en feuilles, en fleurs et en fruits.»

Après avoir loué en compagnie de ses deux amis une grande barque moyennant 175 piastres, il s'embarque pour le Caire le 15 décembre à 3 heures. «Rien de plus monotone et de plus ennuyeux que cette navigation sur le Nil. Ses bords offrent toujours le même aspect c'est-à-dire de vertes plaines couvertes de champs de blé ou de maïs. Des puits sur le bord que

font tourner des buffles afin de faire monter l'eau dans les rigoles. Toujours les mêmes villages bâtis en terre... De temps à autre nous descendions à terre pour chasser et dans l'espace d'une heure nous avions tiré une vingtaine de tourterelles ou de bécasses... Les nuits étaient moins agréables ; les puces et les poux joints aux rats et aux autres insectes nous empêchaient de dormir. Les rats nous mangeaient tout. Ils dévorèrent même une partie de mes guêtres.» Autre danger nocturne les voleurs dont les bateliers ont grand peur et qui les obligent à coucher aux abords des villages. Par contre au coucher du soleil quel spectacle enchanteur : «La netteté des ombres est telle que les arbres et les animaux marchant sur le bord nous semblaient des ombres chinoises tant leur silhouette tranchait sur le fond rouge vermillon de l'horizon.» Le neuvième jour de navigation arrivée aux fameux barrages du delta «ce sont deux immenses ponts jetés sur les deux branches du Nil, celle de Damiette et celle d'Alexandrie. Il y a 60 arches à chacun mais elles sont très étroites. L'architecte s'est complu à faire une ornementation gothique qui jure singulièrement dans ce pays, cependant l'aspect en est assez beau...»

Enfin le 26 décembre au soir les voyageurs débarquent à Boulak et gagnent le Caire où l'hôtel du Nil les accueille. Le docteur Grenet est aussitôt séduit par la population cosmopolite de ce gigantesque caravansérail : «Rien de plus pittoresque que la vue d'une rue populeuse et elles le sont presque toutes : nègres, abyssiniens noirs, grecs, arabes, turcs, persans, tout s'y confond, circule rapidement avec chacun sa variété de costume : l'arabe avec le turban rouge ou blanc, la grande blouse bleue attachée à la ceinture ou la veste brodée d'or, la ceinture de soie et le large pantalon avec les guêtres, la plupart des arabes du dehors portent le grand burnous blanc, d'autres un sarrau en étoffe dur comme du crin. Beaucoup revêtent par dessus le turban une espèce de facchiole en soie d'un effet bizarre comme les bédouins de la Mer Morte. Presque tous les européens ont aussi ce costume. Tout le monde au Caire va à âne (cela coûte 7 à 8 p. par jour) et est suivi par un moukse qui court derrière. Les voitures - car il y en a - sont aussi précédées par un coureur qui fait déranger les passants. Les ânes et les chameaux vont ornés dans toutes les rues et sont très communs ainsi que les dromadaires.»

Moyennant 10 piastres pour location d'ânes il fit naturellement l'excursion classique des pyramides de Giseh. «L'aspect en est beaucoup moins grandiose que lorsque l'on est à une certaine distance, surtout au dessous du barrage sur le Nil qui conduit à Damiette. Nous fîmes un léger repas composé d'amandes et de pain et nous commençâmes notre ascension. Il nous fallut d'abord longuement parlementer avec le cheik des arabes qui prétendait que nous ne pouvions monter seuls, qu'il était responsable de notre vie et qu'il fallait nous laisser conduire par deux grands gaillards d'arabes que nous payerions 5p. Nonobstant nous envoyâmes promener les arabes qui ne voulurent cependant pas nous quitter et nous gravîmes seuls. Les marches sont très élevées, hautes de 3 pieds et quelquefois plus de sorte que cette ascension est horriblement fatigante mais sans danger. Au sommet qui est plat mais assez large, sans aucun garde fou on jouit d'une vue

merveilleuse surtout comme étendue. Toute la basse Egypte s'étend à vos pieds avec ses vertes prairies, ses nombreux palmiers et son grand fleuve. Au midi le Caire ses minarets, ses mosquées s'adossent à la chaîne de montagnes arabiques dont la teinte rouge étincelle sur le fond bleu du ciel, puis le Nil qui s'étend au loin à perte de vue vers le Sud, puis les pyramides de Sakkarah, seuls débris de l'immense Memphis et, enfin au couchant le désert avec son affreuse nudité et ses montagnes de sable. Rien de triste au reste que de voir ces belles plaines qui sont à vos pieds envahies de jour en jour par cette mer mouvante et solide qui laisse de temps à autre surnager les sommets flétris qu'elle a dévorés. J'ai vu la campagne de Rome du haut de la villa Pamphilis, Constantinople, Naples et la vue du château des Papes à Avignon, la vue des pyramides est sans contredit plus reposante quoique moins variée. La transparence du ciel nous faisait distinguer les objets à des distances considérables et nous voyions facilement un homme à une lieue. On ne peut juger de la hauteur de ces prodigieux monuments que lorsque l'on est sur leur sommet, un homme semble un moucheron. Je gravai mon nom dans un coin, cassai un morceau de pierre comme souvenir et nous redescendîmes. La descente est extrêmement difficile parce qu'il faut regarder à ses pieds et si la tête venait à tourner on roulerait sans pouvoir s'arrêter, aussi est-on obligé à de plus grandes précautions. Quoiqu'il en soit nous arrivâmes en bas sans accident; puis nous entrâmes dans l'intérieur qui n'a rien de curieux. Seulement vous passez par des souterrains tellement bas que vous êtes obligés de rester courbés et de plus ils sont en pente rapide et la pierre polie comme le marbre de sorte qu'il est préférable de se laisser glisser sur ses souliers pour ne pas tomber. Ajoutez à cela que l'air manque et est extrêmement chaud et vous aurez une idée de l'agrément dont on jouit dans cette excursion. Sortis de là nous fîmes le tour de la principale pyramide, ce qui nous demanda près de trois quarts d'heure car elle a presque 1/4 de lieue sur chaque face...» Cette excursion aux pyramides suffit à contenter sa curiosité; l'égyptologie était d'ailleurs dans l'enfance et il était difficile de visiter les villes mortes. Par contre, à son habitude, il rédigea une note très documentée sur la flore et la faune d'Egypte.

Mais nous ne savons rien sur son passage à Alexandrie sinon qu'il y fit viser son passeport le 21 janvier 1853. Des nouvelles de France l'incitaient à y revenir. Modifiant ses projets il s'embarqua pour Malte qu'il atteignit le 29 janvier. Court séjour qui donne matière à ses dernières notes «je suis... entré dans deux bals masqués. Leur danse est très originale, ils font un tas de passes, c'est une valse continuelle et un peu monotone. La musique jouait des airs du bon vieux temps, il n'y avait pas grand mouvement dans tout cela, c'était un peu comme un bal d'épicier chez nous.» La date du 6 février mise sur ce fragment doit d'ailleurs être erronée. Son passeport fut en effet visé le 5 de ce mois à Civitta-Vecchia. Nous n'avons malheureusement aucun détail sur le séjour de près de deux mois qu'il fit alors à Rome. Il ne nous reste que quelques fragments de mosaïques glanés au Palais de César et un mauvais poème de carabin inscrit le 13 mars 1853 sur le registre de la villa Albani au cours d'une visite faite en compagnie de pensionnaires de la

villa Médicis qu'il avait connus à Paris, sans doute par l'intermédiaire de son frère: Léonce Cohen grand prix de Rome de composition musicale, Adolphe Désiré Crank grand prix de Rome de sculpture et Gabriel Auguste Ancelet grand prix d'architecture. Il est vraisemblable qu'il ne retrouva pas à Rome son ami Garnier grand prix d'architecture en 1848.

A la fin mars il quittait Rome pour Toulon le 5 avril 1853 il fait viser son passeport à Marseille. A Joigny il retrouva son père comme lui en liberté surveillée mais bientôt frappé par une mort subite. Pour lui il ne sera affranchi de toute surveillance que le 22 septembre 1853. Désormais d'ailleurs, quoique ancré dans ses convictions républicaines, il s'abstiendra de toute activité politique et c'est par erreur que son biographe le docteur Roché (1) fera plus tard allusion à son rôle au conseil municipal dont il ne fit jamais partie. Le seul bénéfice qu'il retira de son exil politique fut une petite pension qu'il toucha à partir de 1889 en vertu de la loi du 30 juillet 1886 en faveur des victimes du coup d'état de 1851. Mais il avait enrichi sa mémoire de souvenirs précieux et longtemps après il se plaisait à raconter «avec charme et chaleur à ses amis ce qui l'avait frappé et ce qu'il avait vu dans les divers points du globe qu'il avait traversés.» (2)

L'année suivante il songeait à son tour à fonder un foyer et jetait son dévolu sur une lointaine cousine sénonaise âgée de vingt ans Marie Emilie Feineux. Après contrat passé devant Me Olagnier notaire à Paris et Me Petitpas notaire à Sens, le mariage était célébré le 19 avril 1854, à minuit, dans la chapelle de la Sacristie de la cathédrale de Sens selon un usage alors fort répandu. Il emmena aussitôt sa jeune femme sur la Côte d'Azur en passant par Dijon où il lui fallut obtenir un passeport. Détail curieux ce document délivré le 21 avril 1854 lui confère une taille de 1 m72 alors que deux ans plus tôt les autorités jerosolymitaines ne lui avaient reconnu qu'un mètre soixante quatre.

Repris par la vie médicale il allait cette même année donner la mesure de son dévouement. Une nouvelle et dernière épidémie de choléra décimait alors la population. Nuit et jour le jeune médecin se dépensa pour aller porter ses soins aux malades nombreux surtout dans la classe ouvrière. Bienfait qui devait établir sa réputation sans toutefois lever l'interdit politique qui le frappait. «Tant que dura l'Empire il fut écarté systématiquement de toutes les fonctions publiques et administratives.» (3) Sa famille - il avait eu fille et garçon, Marie Nelly en 1855 et Adrien Dominique en 1856 - son goût pour les sciences exactes, botaniques et entomologie, occupaient ses loisirs. Le 8 août 1858 il était élu membre titulaire de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne à laquelle il resta fidèle jusqu'à sa mort.

Toute sa vie aussi il s'intéressa activement aux conditions sociales de la profession médicale et il fut un membre des plus assidus de la Société Médicale de l'Yonne dont son père avait été l'un des fondateurs. En 1865 il était élu vice-président de cette société qui, fait presque unique, lui décernait à deux reprises la présidence en 1869 et 1881.

Nommé le 6 octobre 1870 chirurgien major de la garde nationale sédentaire de Joigny il prit part presque aussitôt à ce fait de guerre que l'on a nommé la campagne d'Esnon « illusion bien pardonnable de braves coeurs croyant que le patriotisme de quelques hommes à peine exercés, fort mal armés, pouvait arrêter l'invasion allemande. » (1) L'armée de Frédéric-Charles n'eut pas de peine à réduire ce simulacre de résistance qui coûta cependant la vie à quelques uns de ces militaires improvisés. Plus utile fut le rôle du docteur Grenet à la commission municipale chargée de tenir tête aux prussiens. « Il s'y montra dévoué à son pays et soutint avec fermeté les intérêts de la ville. » (2)

Le retour de la République valut à l'ancien exilé l'accès des fonctions médicales officielles. En 1873 il était nommé successivement médecin de l'hôpital civil, de la prison, des enfants assistés et membre du conseil d'hygiène et de salubrité de l'arrondissement de Joigny. En 1884 il obtient le poste alors nouveau de médecin des épidémies. A ce titre d'ailleurs il aura l'occasion de faire montre de son bon sens en luttant à la fois contre la routine et la crédulité d'apparence scientifique « en 1886, relate le docteur Roché, une épidémie de variole ayant éclaté dans les environs de Joigny, Grenet fit transporter à l'hospice de cette ville un certain nombre de malades. » Grand émoi dans la population jovinienne et dans le conseil d'administration de l'établissement. Si autrefois on ne se défiait pas suffisamment des maladies contagieuses, il n'en est plus de même aujourd'hui et la contagionphobie, pardonnez moi ce néologisme, a fait de tels progrès que personne n'ose plus entrer dans la maison d'un typhique, que fréquemment on ne trouve plus de porteurs pour les décédés des maladies qui s'attrapent et que l'on ne veut plus laver ni blanchir le linge de ces malades. Grenet eut à subir des interpellations violentes, de durs reproches d'une foule affolée qui voyait déjà l'épidémie se répandant dans tous les quartiers de la ville, faisant de nombreuses victimes et éloignant les étrangers du pays. Il tint tête bravement à l'orage. Fort de son droit et de sa conscience, il ne céda point et grâce aux précautions qu'il sut prendre il empêcha la propagation de l'épidémie et il put sauver tous ses malades sauf un enfant chétif et malingre qui était condamné d'avance. »

Vice-président de la Société d'Agriculture de Joigny, il s'intéresse activement à ses vignes. Il se plaît à embellir la maison familiale où les estampes et porcelaines japonaises rapportées par son cousin Théophile Grenet se marient aux tableaux de son frère. Il profite de ses visites médicales pour acquérir à peu de frais de nombreux meubles et objets anciens, telles les deux gravures de Debucourt : la noce au village et la noce au château achetées pour cinq francs à un paysan si content de l'aubaine qu'il lui offre en sus un poulet. Il a bien marié ses deux enfants, sa fille à Sens et son fils médecin comme lui qu'il installe dans une maison neuve, mitoyenne, et à qui il abandonne peu à peu sa clientèle et ses postes officiels, ne gardant que son service à l'hôpital. Il en profite pour voyager notamment en Suisse.

La mort de son fils en 1892 détruira d'un seul coup ce bel équilibre. En 1895 la limite d'âge l'oblige à cesser ses fonctions de médecin de l'hôpital. La magnifique médaille d'or qu'il reçoit à cette occasion témoigne de son dévouement. Dès lors il ne s'occupera plus guère que de ses vignes, de ses fleurs, de ses papillons et de ses insectes dont il laissera d'importantes collections léguées à son petit-fils le docteur Henri Moreau et à sa petite-fille Mme Eugène Hurpeau. A la fin de Novembre 1903 il est pris de bronchite infectieuse. Il meurt le vendredi 11 décembre vers minuit. Son enterrement a lieu dans l'après-midi du dimanche et le plus bel éloge lui est réservé dans l'Union de l'Yonne du lendemain : « On ne saurait évaluer le nombre considérable d'infortunes que l'excellent docteur a soulagé dans sa longue existence de médecin; les malheureux perdent en lui un ami précieux. »

Dans un « toast médico-poétique » porté le 13 mai 1880 au banquet annuel de la Société Médicale de l'Yonne, le docteur Emile Duché exprimait par ces vers maladroits le sentiment de ses confrères :

Toi, Grenet de Joigny, cœur droit et généreux
Tu méritais, hélas, un destin plus heureux,
Console-toi pourtant, laisse ton amertume
Tu revis dans ton fils, c'est ton bonheur posthume.

Pour la plupart, en effet, le docteur Charles Grenet n'était que le fils de son père. S'il avait hérité de sa situation, de sa réputation, son caractère et son intelligence n'était-il qu'un reflet des siens ? Quel est son apport original dans le fonds familial ? Petit problème de psychologie historique qu'il n'est pas aisé de résoudre.

Physiquement certes le type paternel paraît chez lui fort édulcoré. Les cheveux ne sont plus bruns mais châains, le teint mat est devenu coloré, les traits se sont amollis et l'allure de distinction un peu hautaine a fait place à une bonhomie paysanne, à une finesse patiente qui rappelle peut être davantage le destin effacé de sa mère et l'habileté du grand-père paternel.

Intellectuellement il a la précision scientifique de son père. Ses communications à la Société Médicale de l'Yonne : 1869 considérations sur la pustule maligne; 1870 observations de calculs bronchiques, blessure de l'artère fémorale, ligature du vaisseau, guérison, dénotent une méthode sûre. Elles marquent toutefois une préférence pour les observations d'un caractère essentiellement biologique, qu'il s'agisse en 1869 de l'empoisonnement par les champignons ou en 1876 de la morsure des vipères. Plus que l'homme, l'intéressent les règnes végétal et animal. Sciences plus exactes et plus désintéressées chez le père on décelait vite le praticien, chez le fils se révèle l'amateur.

Chez le père comme chez le fils même sentiment du rôle social de la médecine qu'ils considèrent tous deux comme un sacerdoce. « Sa

bienfaisance, son dévouement aux pauvres étaient connus de tous» écrit son biographe. En 1893 il a l'occasion de présenter à la Société Médicale de l'Yonne une étude sur le secret professionnel à l'égard des compagnies d'assurances sur la vie : «il refusait au médecin le droit de renseigner les compagnies sur les maladies du postulant et il ne voulait pas qu'on put indiquer les causes du décès. C'est qu'il possédait au plus haut point le souci de la dignité du corps médical et qu'il n'admettait pas que l'on put faire quoi que ce soit pouvant nuire à ceux qui s'étaient confiés à vous sans restrictions et sans limites.» Son désintéressement était total. Dépourvu du dynamisme paternel qui plus ou moins inconsciemment voyait dans l'exercice de la médecine un tremplin à ses ambitions, le docteur Charles Grenet mettait dans ses rapports avec sa clientèle une bonhomie, une simplicité des plus savoureuses. C'est ainsi qu'il n'hésitait pas à donner de son lit des consultations aux clients qui faisaient appel à lui de bon matin, quitte à prier sa femme de se cacher dans la ruelle ou sous les draps.

Sans ambition, c'était un homme d'intimité et si la vie mondaine lui inspirait une aversion dont sa femme eut peine à triompher, il aimait les réunions amicales où il savait plaire par ses saillies spirituelles, sa bonne humeur et sa gaieté. Véritable boute-en-train, il avait gardé de sa jeunesse étudiante le goût des facéties et il était le premier à rire de ses distractions. Celles-ci d'ailleurs étaient parfois «énormes». Entraîné par son ami Garnier à un bal de l'Opéra, il y parut avec un vieil habit aussi mal ajusté que défraîchi. L'enquête de sa femme finit par révéler sa méprise : de passage à Sens il avait mis dans sa valise un vieil habit que son beau-père usait comme vêtement d'intérieur ! Cette distraction n'était d'ailleurs que la rançon de son penchant à la contemplation qui se mariait fort bien avec son goût de l'observation scientifique. Ses travaux inachevés sur la flore des environs de Joigny et la formation de la vallée de l'Yonne lui étaient prétextes à de longues flâneries. «J'ai toujours aimé la solitude et la paix des champs» note-t-il dans cette «confession champêtre» où il a mis le meilleur de lui-même. C'est là où il se rencontrait avec son frère et sa plume trouvait naturellement des mots que le peintre n'eut pas désavoués. «Que de fois j'ai gravi le chemin creux et escarpé de la collinière pour rêver dans la solitude. Combien n'ai-je pas admiré la grandeur de la nature et sa simplicité : je la vois encore cette plaine immense où çà et là apparaissent des petits monticules arides et pelés semblables à des îlots dont les vagues d'une mer immense viendraient sans cesse battre les flancs, puis cette rivière qui déroule ses mille sinuosités comme la couleuvre au soleil que la peur a surprise....»

Cette contemplation artistique au demeurant passive et cette pratique de l'observation scientifique, précise certes mais fragmentaire lui inspirèrent une philosophie qui pour d'accord qu'elle soit avec celle de toute une génération ne laisse pas de dénoncer l'insuffisance d'un esprit et d'un caractère trop vite satisfaits. La question essentielle il ne songe pas à l'esquiver et pour imparfaite qu'en soit l'expression elle pose nettement tout le problème métaphysique «quelle est donc la nature de cette essence intime, de ce souffle insaisissable

dont la nature nous échappe, qui coordonnent la vie de l'animal géant comme celle de l'infusoire que nous n'apercevons qu'à l'aide du microscope ? Il faut cependant que chez lui aussi les organes soient parfaitement limités, définis et alors admirer le travail de cette grande intelligence qui préside à tout pour arriver à des résultats aussi extraordinaires avec des ressources si faibles» Mais c'est déjà trop pour sa pusillanimité de reconnaître «cette grande intelligence» sans majuscule. Dans une «digression sur la nature» il fait marche arrière et il faut avouer que ses réticences sont d'autant plus pénibles qu'elles se colorent d'agnosticisme pseudo-scientifique : «la vie de l'univers n'est donc qu'une rotation continue et incessante soumise à cette loi du mouvement sans laquelle rien n'est possible. La matière brute et végétative d'abord. Elle reçoit un premier degré de vie puis elle passe dans les herbivores qui l'animalisent davantage et de là enfin dans les carnivores où elle subit encore une élaboration plus complète pour de là retourner au grand tout dont elle est sortie, dont elle n'a été qu'une émanation momentanée et une des mille formes. Là seulement réside la vie; là ce matérialisme de Pithagore qui seul des philosophes de l'antiquité avait bien compris les lois de l'univers. Mais, dira-t-on, quelle place tient donc l'intelligence ? Ce «*psyché*» incompréhensible auquel nous voyons exécuter des phénomènes si extraordinaires ? Pour nous elle n'est que la conséquence de notre organisation. Elle résulte du jeu régulier des organes et d'une disposition particulière des molécules vivantes dont il ne nous sera jamais permis de connaître la nature intime.» Résignation bien commode et que suffit à expliquer le préjugé anti-catholique dont cette note du plus primaire optimisme découvre l'abîme: «les sciences seules qui font leur profit de tous les faits vont toujours en progressant grâce à elles les trois derniers siècles au lieu de tourner sur eux mêmes et de chercher de nouvelles formes religieuses ont au contraire tendu à s'affranchir de ces langues du passé.» Le pèlerin de Jérusalem n'avait pas mérité son chemin de Damas.

Paris, 27 janvier 1943

Jean Larcena.

1) - Notice sur la vie du docteur Dominique Jules Grenet (de Joigny) ancien président de la Société Médicale de l'Yonne, lue à l'Assemblée Générale du 5 mai 1904 par le Dr L. Roche (de Toucy) secrétaire général de la Société

2-3) *ibid*

1-2) - Notice du Dr Roché

DOCTEUR GRENET

JOIGNY

(YONNE)

To Dén Ansanne.

Vierge parfaite
je vos oïson, vait
quatre baivette
deu culoron.

Je ne serin fair que de jurer
de trois âlole
c'a dan le main de grapeignan
que le pistole
l'écrit rôle

Vierge parfaite
nous vous s'han quatre
baivette, deu drapman
nous ne saurion faire
de purité de trois o bollu en
dans le main de grapeignan
que les eues soulaist.

Lai vierge.

Couple benie
le daint anfan
Vo remercie
el a l'ontau.

C'a n'a ni l'or, ni l'argen, Croge moi
qui l'efrlande
un grain de moutarde de foi
velai l'ofrande
qu'ici Vo demande

Couple benie, le sainteufan
vous remercie. il est content.
ce n'est ni l'or ni l'argen
Croyez moi, qui le redirai
un peu de foi, voilà
l'ofrande qui l vous
demande

Autographe du D^r Charles Grenet.

Vieux papiers au fil ... de l'eau

Le titre de la rubrique «Vieux papiers au fil du temps» est légèrement modifié. Etant donné le sujet qui nous est proposé, nous nous permettons cette fantaisie.

Agnès Fillot nous communique cet extrait des registres de décès de la paroisse de Cézy pour l'année 1759. Il fait partie des archives recueillies par la famille Fillot pour la confection de son arbre généalogique. Elle concerne l'un des ancêtres de la famille, le sieur Claude Fillot, laboureur et marinier, né le 9 septembre 1715 et décédé le 18 avril 1772.

C'est un véritable rapport journalistique d'un fait divers. Il s'agissait en fait d'un accident de la circulation, sachant que la voie d'eau était la plus normale pour les transports bon marché: les coches d'eau, le flottage...

Madame de Bauffremont, princesse de Listenais, dame de Cézy, qui sera incarcérée avec sa fille à l'hôpital de Joigny pendant la Terreur, passait la belle saison dans son château de Cézy et regagnait la capitale pour l'hiver. Elle voyageait en calèche, mais affrétait un bateau pour transporter son personnel et ses bagages, y compris l'argenterie. C'est cette barque convoyée par Claude Fillot et Thomas Lacour qui va faire naufrage en se brisant sur une pile du pont de Villeneuve-le-Roi, une heure après avoir quitté Cézy.

C'était déjà la mauvaise saison (Mi novembre) et il faisait sûrement très froid, ce n'était pas particulièrement favorable en cas de chute dans l'eau. De plus, rappelons-nous qu'à l'époque peu de gens savent nager. Remarquons que le rapport ne parle pas d'une seule personne ayant rejoint la berge à la nage. Tous les rescapés l'ont été grâce aux circonstances leur permettant de s'agripper à quelque chose servant de bouée éventuellement. Certains séjournèrent dans l'eau assez longtemps, mais s'en sortirent quand même, sans doute, grâce à leur robustesse.

Notons enfin la conclusion du brave curé de Cézy, qui «atteste cet accident fâcheux pour Madame de Bauffremont et ...[accessoirement] pour les cinq noyés «véritables» Remarquons la précision.

BF

Le naufrage de la «suite» de Madame de Beauffremont

Il s'est trouvé comme marinier dans un terrible accident arrivé en 1759 au pont de Villeneuve le Roy (Villeneuve sur Yonne) dont les circonstances sont relatées dans un acte rédigé sur les registres de l'église de Cézy et dont voici la copie :

«Le 12 novembre lundy lendemain de la St-Martin 1759, Madame de Beauffremont née princesse de Lislenay était en son château de Cézy et preste à retourner à Paris, fit embarquer tous les bagages sur la rivière d'Yonne avec sept de ses gens scavoir : un ancien laquais appelé St Aubin, son aide appelé Marion, Pierre Chapelle aide de cuisine, le laquais de Mademoiselle de Lamarré appelé St Jean, Madeleine Chapelle fille de chambre de Madame de Beauffremont, une fille de cuisine et un laquais de Monsieur de Chambertaud dit La Jeunesse sous la conduite de Claude Fillot et de Thomas Lacour tous deux batheliers.

«Le bateau quitte Cézy à 4 heures du matin et fut submergé et brisé contre le pont de Villeneuve le Roy à 5 heures du même matin du même jour 12 novembre 1759. Tous les dits ballots, malles, caisses et bagages ont été repêchés partie sur l'eau flottant, partie dans le pont de la rivière, partie sous le pont de Villeneuve, partie à Marsangis et d'autres à Sens. La caisse d'argenterie ne fut retrouvée qu'au bout de six semaines.

«Quant aux personnes cinq ont été noyées scavoir : St Aubin, le suisse, La Jeunesse laquais du sieur Chambertaud, Thomas Lacour marinier et la fille de cuisine nommée Catherine.

«St Jean laquais de Mademoiselle de Lamarre a esté échappé et sauvé à la faveur d'un lien d'osier passé dans l'un des anneaux du pont où il demeura suspendu et flottant l'espace d'une heure.

«Madeleine Chappelle fille de chambre a été également sauvée serrée par une planche du bateau contre l'éperon de l'arcade ayant de l'eau jusqu'au col et estant demeuré dans ce triste état l'espace de deux heures, sans perdre teste ni courage.

«Claude Fillot bathelier s'est aussi trouvé flottant au gré de l'eau et s'étant servi d'un ballot avec lequel il était sorti de la rivière à deux portées de fusil au dessous de Villeneuve le Roy; il n'avait rien perdu de ses forces, et sur le champs il se transporta à pied jusqu'à Sens pour y faire barrer la rivière et faciliter la repêche des bagages.

«J'atteste cet accident fâcheux pour Madame de Beauffremont et pour les cinq noyés véritables.

Signé Pillemont, prieur curé de Cézy